

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 39 [i.e. 40]

Artikel: Lausanne, 28 septembre 1878
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissent tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 28 Septembre 1878.

Un de nos lecteurs, de retour de l'Exposition universelle, nous communique les lignes suivantes :

« Parmi les moyens de confort qui sont offerts aux visiteurs du Palais du Champ-de-Mars, celui des fauteuils roulants mérite d'être cité en première ligne. Le vieillard, qui succomberait certainement sous les fatigues d'une journée entière de circulation à pied, à travers les méandres des avenues et des couloirs; le convalescent qui, tout en n'étant plus malade, n'a pas encore retrouvé les forces d'autrefois; celui qu'une infirmité permanente empêche d'user librement de tous ses membres, trouvent là un moyen simple et relativement peu coûteux de ne pas se priver de la visite des grandes merveilles de la civilisation, visite dont les souvenirs seront pour eux d'autant plus durables qu'il a fallu surmonter des difficultés et des hésitations.

C'est assez dire que ces fauteuils roulants jouissent d'une très grande faveur et que leur usage est très général. Il est compréhensible, d'autre part, que le public, qui a recours à ce moyen de locomotion, se compose plus essentiellement de vieillards aux figures respectables et de matrones en toilette sévère. Cette circonstance ne laisse pas de donner lieu parfois à quelques remarques plaisantes. C'est ainsi qu'à certaines heures de la journée, notamment dans les premières heures de l'après-midi, on peut constater de nombreuses figures, paisiblement épanouies et dormant du sommeil du juste en trajetant devant les innombrables vitrines qui renferment les trésors du monde entier. Qu'y a-t-il là d'étonnant? d'ailleurs, les heures de la matinée ont suffisamment fatigué les nerfs; les déjeuners parisiens sont excellents et ils s'arrosent de généreux vins; le soleil de deux heures, tombant sur la toiture vitrée du palais, devient ardent, et le vague bourdonnement produit dans l'immense enceinte par la circulation et par la voix de milliers de visiteurs prédispose au sommeil. Morphée trouve là un terrain admirablement préparé et on ne saurait s'étonner du nombre considérable de ses prosélytes.

Un ami nous raconte un exploit moins commun de cette bienfaisante et parfois espiègle divinité. M. X., un de nos éminents compatriotes en séjour à Paris, pour les besoins de l'exposition, avait passé

une grande partie de la nuit à rédiger un rapport du jury. Le lendemain, à 5 1/2 h. du matin, le train express amena M^{me} X. Après un très court repos à l'hôtel, on visite le Trocadero et le palais du Champ-de-Mars, puis on déjeune. La vie parisienne exige qu'on aille l'après-midi au bois de Boulogne, et l'étranger même éprouve toujours, en arrivant, un certain désir de voir ou de revoir ce lieu charmant. Il fut décidé entre les époux X. qu'on ferait la promenade. Le destin sembla se prêter à l'exécution de ce plan, car on finit par trouver un fiacre, chose peu facile par le temps qui court. En effet, les nombreux véhicules qui stationnent aux abords du palais sont presque tous retenus, et avant de trouver ce que l'on cherche, il faut essayer les refus que la longue file des automédons vous signifie par un léger et aristocratique mouvement de tête. La monture n'était pas précisément distinguée, mais enfin c'était un moyen de locomotion, et on s'estima heureux de l'avoir.

Traversant d'un pas prudent et mesuré la partie occidentale de la grande cité, on finit par arriver dans l'une des principales allées du Bois. L'impression délicieuse d'une fraîche brise, succédant aux fatigues de la matinée et aux suites d'une nuit blable se fit bientôt sentir : M. X. s'endormit doucement; puis M^{me} X., qui avait passé la nuit en chemin de fer, en fit de même. On ignore si le cocher était membre d'un jury et si, à ce titre ou pour une autre cause, il avait également passé une nuit privée de sommeil. Le fait est qu'au bout de quelque temps il s'endormit également. On fit encore quelque chemin au hasard. Mais le cheval, que ses imperfections physiques n'empêchaient pas d'être doué d'une certaine intelligence des situations extraordinaires, finit par comprendre celle du moment. Ne sentant plus le sceptre de l'automédon, il ralentit et marcha bientôt au pas; puis voyant sept ou huit collègues rangés sur l'un des côtés de l'avenue, avec des cochers endormis, il jugea le moment venu de suspendre également ses exercices. Il se rangea donc doucement derrière les autres véhicules pour se livrer également à un état de béatitude somnolente.

On ignore la durée exacte de ce sommeil général. M^{me} X. se réveilla la première. Surprise, et sentant vaguement le côté étrange de la situation, elle donna avec le manche de son parasol un léger signe d'avertissement dans les côtes de son mari. Celui-ci

s'éveille et regarde autour de lui ; il voit un attroupement d'une cinquantaine de *Lutécien*s, dont les figures sympathiques portent le cachet de cette souriante bienveillance qui est le côté caractéristique de cette aimable race. Instinctivement et sans se rendre compte exactement de la situation, il tappe de sa canne sur le dos du cocher. Ce dernier s'éveille en sursaut, lève à son tour le sceptre ; le cheval se réveille et tout le système reprend vie et mouvement et se dirige vers de nouvelles destinées.

Nous avons pensé que l'aventure était assez jolie pour intéresser les lecteurs du *Conteur vaudois*. Si ces lignes parviennent à l'homme distingué qui en est le héros, nous espérons qu'il ne nous en voudra pas d'avoir livré l'historiette au public. Ceux qui passent leur temps et souvent leurs nuits aux choses utiles ont le droit de s'endormir parfois en plein jour et dans des situations anormales. Napoléon s'est bien endormi sur une chaise à Austerlitz, sans que sa réputation en ait été sérieusement atteinte.

Notes d'un touriste

au rassemblement de troupes de 1878.

FRIBOURG, samedi soir, 14 septembre.

J'arrive par le dernier train, l'élément militaire domine à la gare. Les rues retentissent sous les lourds fourgons d'approvisionnement ; sur « Les Places, » un camp de tentes et un parc de voitures à fourrages ; des soldats attardés ou en permission se glissent le long des trottoirs. Un vaste drapeau fédéral arboré au balcon de l'hôtel de Fribourg indique le quartier-général.

J'entre et j'ose demander une chambre. Les garçons, qui ne me connaissent pas, se regardent en souriant : tout est bondé de la cave au grenier, on a mis des lits au salon. Je demande qu'on m'en dresse un dans le vestibule, lorsque l'excellent Monney accourt et me case, moi quatre-vingt-quinzième, dans la chambre qu'un brillant adjudant a laissée vacante au 3^e étage.

Je descends dans la salle à manger. L'état-major y soupe, y boit ou y fume. Voici le chef du département militaire, toujours silencieux et dont la belle tête semble chargée de nuages ; à ses côtés, les juges du camp qui causent entr'eux ; c'est le divisionnaire Alphonse Plyffer, le savant et gracieux colonel d'état-major de Sinner, et l'instructeur-chef de l'artillerie, dont le front rougissant a été ceint du triple galon avant sa trente-cinquième année. Plus loin, un groupe de *non-combattants*, que préside le grand-juge Rambert, a pris position devant un mamelon de bouteilles de Bourgogne, et les éclats de rires se mêlent agréablement au bruit des verres. Pour le moment, on propose des charades ; on y appelle l'aubergiste M. Time. Pourquoi M. Time ? Eh ! parbleu ! parce que *time is Money*.

Le divisionnaire, suivi de son chef d'état-major, de son ingénieur de division et de ses adjudants, fait son entrée. Il trouve pour chacun, même pour les

simples mortels, un mot aimable ou une poignée de main.

J'avale une tasse de thé en contemplant avec respect cet appareil militaire et je regagne ma chambre, dont j'ai d'ailleurs oublié le numéro.

Sur le seuil du 42 une paire de souliers mignons, mordorés, découverts, à rosettes, me tire d'embaras. J'entre donc au 41. A peine ai-je allumé ma bougie et étalé sur ma table la carte des manœuvres qu'un bruit léger vient frapper mon oreille : « Capitaine, murmure une voix très féminine à la porte de communication, déjà rentré, capitaine ! »

J'ai bien été capitaine, si je ne le suis plus ; à toute rigueur cet appel plein de sollicitude pourrait s'adresser à moi. Mais je n'ai pas la fatuité de croire que les mignonnes pantoufles à rosettes aient pris un intérêt aussi subit à ma personne, et je crois loyal de faire cesser promptement ce quiproquo. D'une voix sépulcrale j'entonne le premier verset du choral de Luther. Et tout rentre dans le silence.

Cutterwyl, dimanche, 10 heures. — Un train interminable nous a déposés à Grolley. Nous passons devant Rosière, la splendide villa du comte de Diesbach, où l'état-major de la III^e brigade a sagement pendu la crémaillère. A ce sujet, on me raconte une charmante anecdote, souvenir d'un rassemblement précédent. Un état-major recevait déjà l'hospitalité à Rosière, et, coïncidence singulière, l'un des officiers supérieurs, vétéran de 1847, y avait passé quelques jours pendant la campagne du Sonderbund. Un soir, à dîner, l'amphytrion présente à ses hôtes quelques bouteilles poudreuses : Voici, leur dit-il, un vin de Sauterne unique, et je puis affirmer que vous n'en avez jamais goûté de pareil : il sort des caves du roi de France, qui en fit cadeau à mon père. — L'officier supérieur goûte le vin, le trouve excellent. Et pourtant, dit-il en reposant son verre, j'en ai déjà bu d'aussi bon, quoique un peu moins vieux. — Impossible, mon cher colonel. — Permettez-moi d'insister ; c'était en 1847, je logeais déjà ici, vous n'y étiez pas, il est vrai, pour nous faire les honneurs de la maison, mais nous avons su trouver les clefs de la cave et, ma foi, notre bonne étoile nous avait fait mettre la main sur le Sauterne de Charles X. — Un léger froid, dit-on, suivit cette confession un peu... prussienne.

La division est réunie — sauf les armes spéciales qui n'arrivent qu'à midi — dans ses places d'inspection au nord de Cutterwyl. Les services divins ont commencé : catholique, protestant allemand, protestant français. Les non pratiquants — car on n'a contraint personne — restent au pied des faisceaux. Le culte catholique est le plus fréquenté ; des protestants et les curieux s'y rendent en grand nombre et chacun s'en retourne sous le charme de la prédication du chanoine Schneuwly. Décidément le Kulturkampf tire à sa fin.

Déjeuner d'officiers dans le verger de Cutterwyl. Beaucoup d'affamés et peu d'élus. Quelques dames dont les toilettes fraîches et claires jettent une note